

ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX :

Rue Impériale, 33,

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures



RÉUNIS

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

GRAND-THÉÂTRE

Le *Docteur Crispin*, qui a pris sa place dans le répertoire sans bruit, sans tapage et sans le secours de la réclame, est un très-grand succès. La musique de cet opéra est, je l'ai déjà dit, alerte et gaie, elle charme et amuse à la fois; — et l'interprétation est presque irréprochable. — M. Danguin est étourdissant de verve dans le personnage du docteur Crispin, M^{lle} Singelée ravissante dans le personnage d'Anette, elle gazouille comme un rossignol, et encouragée par le succès, joue avec beaucoup de gaité et de bonne humeur. MM. Guillot, Paulin et M^{lle} Dartaux, n'ont que des rôles épisodiques dont ils tirent bon parti : — En somme un délicieux opéra, délicieusement interprété : la conséquence en est un succès du meilleur aloi qui va grandissant à chaque représentation.

M. Delabranche ayant été assez sérieusement indisposé pour suspendre son service, M. Sylva a, au pied levé, chanté le rôle de Vasco dans l'*Africaine*. Ce jeune artiste a fait preuve d'un véritable talent, et le public lui a témoigné sa sympathie en l'applaudissant vigoureusement. — C'est dans des circonstances pareilles qu'on comprend l'utilité du second ténor empêchant que le répertoire ne soit arrêté par une indisposition du chef d'emploi. Nous ne savons si M. Sylva nous restera l'année prochaine, nous le désirons sincèrement parce que chaque jour on constate en lui de sérieux progrès.

Je crois inutile d'ajouter que l'*Africaine*

fait toujours fureur : c'est un succès inépuisable. M^{me} de Taisy, MM. Méric et Marthieu y sont toujours fort applaudis.

J'ai oublié de signaler une œuvre nouvelle l'*Étoile du Berger*, œuvre de MM. Vincent et Dalia pour le livret.

Je n'ai rien compris aux aventures de cette étoile, mais cela importe peu, la question importante est que l'étoile invente de très jolis pas, et qu'il y a dans ce ballet de la gaité et de l'animation.

L'affiche annonce la prochaine représentation de *Faust*, en grand opéra, avec une mise en scène entièrement neuve. C'est par conséquent M^{me} de Taisy qui chantera le rôle de Marguerite et M. Delabranche celui de Faust : — on peut sans être devin, prédire un grand succès.

E. DUPUIS.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

La *Dame de Monsoreau*, est incontestablement un des meilleurs parmi les romans de cape et d'épée qu'a écrits Alexandre Dumas. Quel type de héros que ce brave Bussy qui, dans un duel impossible, chimérique, insensé, fait mordre la poussière à une douzaine d'adversaires ! Quel type amusant que celui de Chicot, trouvant dans les situations les plus dramatiques le petit mot pour rire.

Ces deux personnages sont très-remarquablement interprétés aux Célestins, Bussy par M. Laty, Chicot par M. Montbazon.

Nul ne sait mieux que M. Laty rendre émouvantes les péripéties d'un duel ; il y va comme on dit, beau jeu bon argent, frappant d'estoc et de taille, il saute, il bondit, c'est un tigre et un lion.

Quant à M. Montbazon il a une verve endiablée, les mots éclatent comme un coup de pistolet, piff paff, c'est une véritable fusillade.

Ces deux artistes ont fait le succès de la reprise de la *Dame de Monsoreau* : ils ont du reste été bien secondés par leurs camarades.

Voici venir *Séraphine* qu'on joue ce soir, aussi annonce-t-on la dernière représentation de *Miss Multon*. C'est trop tôt, car le succès de cette œuvre est en pleine floraison, et il me semble qu'il y a place dans le répertoire pour deux comédies d'un genre différent.

J'ai dit avec quel art exquis de comédienne M^{me} d'Herblay remplit le personnage de *Miss Multon* : les bravos qui l'accueillent, les larmes qu'elle fait verser justifient les éloges des critique lyonnais, tous unanimes à louer cette charmante artiste.

Bondois et Ménéhant ont aussi une bonne part dans ce grand et légitime succès.

P. S. — La représentation de *Séraphine* a eu lieu hier soir devant une salle comble. Le bruit avait couru que pour un motif facile à deviner il y aurait du tapage : je ne sais si ce bruit avait quelque fondement ; mais devant l'explosion des bravos, les sifflets sont restés muets.

Ernest de G.

UN JOUEUR

« Vous me demandez pourquoi j'ai une horreur profonde pour les cartes, je vais vous en dire quelques mots. »

Ainsi parlait, avant-hier soir, au cercle, le comte de X...

« Il y a quinze ans, j'en avais vingt-deux ; je venais à Paris pour la première fois. Mon père m'avait donné deux mille francs et la permission de rester un mois absent de chez nous. Vous saurez que ma famille habite depuis longtemps à la campagne, près de... par habitude aujourd'hui, par économie dans le temps, mon père ayant voulu payer les quatre cent mille francs de dettes laissées par son frère. Nous vivions donc dans ce temps avec une économie qui frisait la privation. Mon père, en m'envoyant à Paris, faisait une folie. Ce fut lui-même qui me le dit en me donnant les deux mille francs et en m'invitant à partir. Mon père m'aimait tendrement, beaucoup trop.

Elevé dans les jours de gêne, j'avais des goûts très-simples. J'acceptai avec plaisir d'aller à Paris. Seulement, en partant, je me réjouissais à l'idée de faire une surprise à mon père au retour. Je calculais qu'avec la moitié de la somme qu'il m'avait donné, j'aurais pu voir les belles choses de la capitale et m'amuser à mon aise ! ...

Mon père m'avait donné quelques lettres de recommandation pour des amis à lui. En arrivant à Paris je m'empressai de ne pas les donner et, un guide à la main, je m'abandonnerai à cette fièvre de curiosité qui vous prend lorsque vous arrivez dans cette ville.

Depuis cinq jours je n'avais fait qu'aller d'un musée à une église, d'un bal public à un théâtre. Le sixième jour en sortant d'un café, où j'avais déjeuné, je rencontrai le vicomte de... mon ami de pension, qui était un des lions de ce temps.

Il voulut être mon *cicerone*, il me fit mille descriptions enivrantes de choses que je n'aurais pu voir que grâce à lui. Bref, il m'invita à passer la soirée avec lui.

Nous allâmes à l'Opéra. En sortant de là, nous nous rendîmes à un souper dans un des cafés en vogue. Je n'ai pas besoin de vous dire que la moitié de la société de ce souper appartenait à notre monde, l'autre moitié était aux antipodes de nous.

On soupa assez gaîment. On commença à jouer. J'allais partir, mais on me pria tellement, et mon ami me dit si carrément que c'eût été ridicule de ne pas céder aux prières de tout le monde, que je restai.

Je m'approchai de la table. Je commençai par gagner, je perdis, je regagnai. A six heures du matin, je sortis de ce cabaret après avoir perdu 50,000 fr. sur parole, sans savoir comment je pourrais les payer. Je laissai là mon ami qui perdait une trentaine de mille francs. J'avais la fièvre ; j'étais fou ; l'idée du suicide se présentait sans cesse à mon esprit égaré.

Je marchais depuis une heure et demie, lorsque le hasard, la Providence, dois-je dire, me fit passer dans une rue près de l'Opéra. La veille, en allant par là avec mon ami, celui-ci m'avait indiqué la maison du Crésus européen.

Une idée étrange traversa, mon esprit. Je me dis : Je vais demander au concierge si le baron est visible. S'il l'est, je lui demanderai les cinquante mille francs sans l'avoir jamais connu. Remarquez, je vous prie, qu'il était sept heures et demie. J'étais presque sûr d'avoir une réponse négative du concierge.

Ce fut le contraire. Le baron était dans son cabinet. Je montai résolument, je lui fis passer ma carte. Je fus introduit immédiatement.

J'étais pâle comme mort. Le baron, qui me voyait pour la première fois, comprit que quelque chose de grave se

passait en moi. Et voyant que je ne savais où commencer, il me mit à mon aise en disant :

— Vous devez être, monsieur, un parent de M. de ...

— Je suis son fils, répondit-je...

— Je vous en félicite, reprit le baron.

Votre père est la perle des honnêtes gens. Les sacrifices auxquels il s'est soumis pour faire respecter la mémoire de son frère en sont une preuve évidente. Maintenant, monsieur, dites-moi le sujet de votre visite...

Avec un trouble indescriptible, je pus lui narrer ce qui s'était passé, et je finis en lui demandant la somme que j'avais perdue, en ajoutant que je ne savais pas quand je pourrais la lui rendre, car mon père se trouvait dans l'impossibilité de disposer d'un denier.

Le baron après m'avoir écouté attentivement :

Monsieur, me dit-il, je commence par vous dire que je vais vous donner cette somme. Vous me la rendrez quand vous pourrez. Je n'exige de vous qu'une seule chose : votre parole que vous ne toucherez pas aux cartes pendant dix ans.

— Je vous donne ma parole que je ne jouerai jamais.

— Jamais, c'est trop long. Dix ans suffisent ; après si le cœur vous en dit, vous pourrez vous ruiner à votre aise.

En disant ces mots, il écrivit un ordre pour son caissier.

— Tenez, monsieur, voilà ce que vous désiriez. Mais, dites-moi, si je ne vous avais pas donné cette somme, que seriez-vous devenu ?

— Je me serais brûlé la cervelle...

— Décidément, monsieur, vous me faites bien commencer cette journée. Il me serra la main et me mit gentiment à la porte, parce que je le priais de me laisser écrire un petit mot de reçu.

Sept ans après seulement j'ai pu rendre

cet argent. En me voyant arriver dans son cabinet après sept années, le baron me reconnut immédiatement et me dit : Vous êtes fidèle à votre parole, n'est-ce pas ?

— Très fidèle, lui répondis-je, et je viens m'acquitter envers vous de la dette matérielle, restant toujours votre débiteur de cœur.

Et voilà pourquoi, mes amis, finit, M. de X..., je déteste les cartes, et pourquoi je suis venu du fond de ma province avec mon père qui a soixante-dix ans et mon fils qui en a dix, pour accompagner à sa dernière demeure l'homme de bien qui m'avait sauvé l'honneur et la vie.

Un drame de la vie réelle.

Un monsieur de X..., outre son nom illustre, sa fortune immense, possédait entre autres bijoux une jeune fille d'une beauté rare et dont il avait fait sa maîtresse. Le digne gentilhomme, ayant déjà plus que passé les années de la jeunesse, se sentait jaloux, et pour cacher son trésor aux yeux des *beaux* de la capitale, il l'avait soigneusement renfermé dans un de ses châteaux. Disons encore que la jeune dame se sentait mère et... comme pensait M. de X..., l'air de la campagne ne pouvait que lui faire du bien. En l'année 1841, pendant le beau mois de mai, il lui écrivit que, dans un testament qu'il venait de faire rédiger, il avait, dans un codicile, princièremment reconnu le rejeton qui leur devait naître prochainement. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Avant même que cette lettre pût parvenir à son adresse, le vieux M. de X. avait cessé de vivre : une apoplexie foudroyante l'avait subitement enlevé de ce monde, — et sa maîtresse accouchait à la même époque d'un frais et joli garçon.

Le testament ouvert, on trouva pour héritiers universels les deux filles du comte, mais de codicile, point. Plusieurs années se passèrent. L'enfant naturel grandit et il étudia la médecine à l'Université de Bonn jusqu'en l'année 1865. Ici commence une étrange complication. M^{me} de Z..., une des filles du vieux gentilhomme, cherchait en ce moment un précepteur pour son fils, déjà près d'atteindre sa majorité, et par un hasard singulier, son choix tomba, sans s'en douter, sur son propre frère illégitime, notre héros. On le chargea dès les premiers jours, d'examiner la bibliothèque et de la disposer pour les besoins de son jeune élève. Or, tandis qu'il était occupé à ranger livres et papiers, un écrit lui tomba fortuitement sous la main, qui indiquait la manière d'ouvrir un vieux meuble de famille.

Le précepteur s'empressa de faire connaître ce qu'il venait de trouver, et par pure curiosité on se mit à l'ouvrage pour ouvrir le meuble en question. Qui l'aurait cru ? Dans un tiroir on découvrit le fameux codicile qui reconnaissait à l'enfant naturel la petite misère d'un million de thalers (3,750,000 fr.) Quelques jours après, notre héros, auquel sa mère avait jusque-là soigneusement caché le mystère de sa naissance, lui fit part, dans une lettre, de la singulière trouvaille qu'il venait de faire. L'heureuse mère n'eut alors rien de plus pressé que d'apprendre à son fils qu'il était lui-même l'héritier dont il s'agissait dans le codicile ; puis, de concert, ils réclamèrent de la famille de M. de X... capital et intérêts. Cependant les héritiers directs refusèrent de s'exécuter, et voilà le procès en voie d'instruction ; ce sera un des plus intéressants de notre époque.

N'y a-t-il pas dans ce fait historique l'étoffe du bon drame. La réalité dépasse toujours l'imagination des dramaturges.

Et on les accuse d'invraisemblance.

CAQUETAGES.

Echo de la police correctionnelle.

— Prévenu Goirot, fait le président, vous pourriez vous exprimer plus décemment ; le tribunal vous invite à tenir un autre langage.

— Mon président, répond le prévenu, rassurez-vous, je ne prends mes termes que dans le dictionnaire de *Larousse*.

Il est dans une caserne un vieux sergent d'infanterie très-philosophe ; sa femme n'aime que les cuirassiers, et elle s'en cache si peu que le colonel s'en est ému.

Il fait venir le sergent et l'engage à surveiller sa folâtre moitié.

— J'en ai assez de voir des cuirassiers rôder autour du quartier, dit-il.

— Il n'y a rien à y faire, mon colonel, répond le malheureux mari, j'ai essayé de tout... Que voulez-vous ? ma femme, c'est tout à fait le Panthéon !

— Le Panthéon !

Oui, elle n'aime que les grands hommes !

M^{me} X... reçoit la visite de son médecin. Après un déluge de paroles :

— Que dois-je faire, docteur, lui demande-t-elle ?

— Mon Dieu ! répond celui-ci, la tête rompue par ce bavardage, vous n'avez besoin que de repos.

— Mais ma langue, docteur, voyez donc ma langue !...

— Eh ! votre langue aussi n'a besoin que de repos !

C'est à l'école du dimanche :

La maîtresse, s'adressant à un petit ange blond de quatre à cinq ans, aux yeux bleus et aux cheveux frisés :

— Savez-vous, Ellen, ce que firent

les Israélites lorsqu'ils sortirent de la mer Rouge?

La fillette reste un instant ensevelie dans ses pensées, puis un éclair de satisfaction illumine son visage, et elle s'écrie d'un air de triomphe :

— Ils se séchèrent, madame!

Le président interroge un vagabond :

— Vous n'avez donc pas de profession, qu'on vous a ramassé sur la voie publique?

— Non, monsieur, pas l'hiver; je suis en morte saison.

— Que faites-vous l'été?

— Je suis velouteur de pêches.

Et le gaillard d'expliquer au tribunal comment il fait pour donner aux pêches de plein vent un incarnat factice à l'aide d'un procédé dont il indique la recette au tribunal.

Les petites princesses espagnoles s'en vont tous les jours, armées de leurs poupées et de leurs cerveaux, jouer dans le jardin des Tuileries, ou quand il fait mauvais, au Palais-Royal.

A peine arrivées, elles se mêlent aux autres enfants, dansent la capucine ou sautent à la corde dans le plus strict incognito.

— Que fais ton papa? demandait à l'une d'elles une petite fille.

— Papa, il est roi.

— Tiens! fit l'autre, le mien est notaire.

Et les deux enfants continuèrent leurs jeux.

Petits enfants, restez toujours petits.

Restons encore aux Tuileries :

Cinq petites filles jouent à la dame en visite, elles causent ménage, naturellement; la plus jeune dit : moi je voudrais être princesse.

La petite Lili, âgée de cinq ans : — Moi, ambassadrice.

M^{lle} Fanchette : — Je veux un mari blond; maman dit que le caractère est de la couleur des cheveux.

— Moi, dit Kosita Alvarès, je veux un mari capitaine et écuyer; — c'est si joli l'uniforme.

— Et toi? demandent-elles à la petite M^{lle} Emilie Dubois (pas des Français).

— M^{lle} Dubois, âgée de dix ans, répond froidement :

— Moi, je désire être veuve.

— Savez-vous pourquoi un enfant, né de la veille, peut tenir une cantine?

Vous ne le devinez pas?

— Eh bien! c'est qu'il est vivant d'hier.



Un journaliste d'occasion venait de fonder une petite feuille dite littéraire, tirant à cent exemplaires et le diable par la queue,

Plein d'orgueil et de confiance, il s'en allait par les cafés littéraires, criant à tout venant :

— Oh! je réussirai sûrement, je commence sous d'heureux auspices.

— Et vous finirez, dit quelqu'un, dans de malheureux hospices.

Un mot d'avare.

Joséphine — dit-il à sa bonne — ma femme est au plus bas. Le docteur prescrit des émollients; allez emprunter le clysopompe de notre ami X...

La chambrière revient avec l'instrument, privé de son extrémité la plus indispensable.

— Le pingre! s'écrie l'harpagon. Il veut me forcer à en acheter une! On ne l'aurait pourtant pas mangée!

On couronnait une rosière dans un petit village. Tout à coup le ciel se couvre et une pluie torrionnelle tombe sur la procession qui arrive mouillée, crottée et enrhumée à l'église.

— Ah bien, merci, s'écrie la rosière c'est moi qui ne serai plus vierge l'année prochaine!

Bien qu'il fût de ce beau pays d'Ecosse où l'hospitalité se donne et ne se vend pas, le docteur Macfly était bien connu par sa ladrerie et l'empressement qu'il mettait à ne recevoir personne chez lui, pas même ses plus intimes amis.

Il fit cependant une exception en faveur d'un éminent entomologiste, le professeur Ronson, il l'invita à venir passer quelques jours chez lui!

Le lendemain de son arrivée, le docteur Marfly dit au professeur Ranson :

— Eh bien! comment avez-vous passé la nuit!

— Ma foi, assez mal... Vous savez... le... les...

— Oui, oui, j'y suis, dit le docteur, vous avez été mordu, n'est-ce pas!

— A vous dire vrai, j'ai été dévoré, docteur.

— J'en étais sûr! Quand je le disais! Maintenant, pourriez-vous me dire si vous avez été mordu par quelque chose digne de remarque?

— Puces!

— J'en jurerais,

— Parbleu!

Le docteur prit M. Ranson par le bras, et d'une voix basse, contenue, il ajouta avec un air de satisfaction radieuse :

Ce sont des puces de Sicile : je les ai importées moi-même.

L'autre matin la foule grelottait devant le thermomètre qui marquait six ou sept degrés au-dessous de zéro.

— Brrr! s'écrie un loustic, tout transi et bleui par le froid, on nous avait dit « que les méchants trembleraient, que les bons se rassureraient; » mais je vois bien que les bons tremblent comme les méchants.